**150824 - Conditionnement, éducation et libération**

On ne naît pas homme (être humain), on le devient, grâce à la civilisation et à l’éducation. Éduquer, c’est donner les moyens à une personne de peser le pour et le contre et de prendre ses décisions en conscience, avec discernement, c’est-à-dire en ayant l’intelligence de la situation et la connaissance de lui-même.

La remise en cause systématique de notre culture est de bon ton dans notre temps ; vilipender les « conditionnements » dont nous sommes l’objet aussi, qui seraient à l’origine de tous nos maux. Il convient de savoir de quoi l’on parle ; le processus civilisationnel est essentiellement un conditionnement, au premier rang duquel l’apprentissage de la langue. Il tend à brider en nous les instincts animaux, voire plus anciens encore…

Dans sa théorie des trois cerveaux, reprise aujourd’hui par tous les scientifiques, Paul McLean fait état d’un développement de cet organe en trois phases correspondant à trois structures internes. Au plus profond – et au plus bas – de notre cerveau résident des parties qui sont le lointain héritage de nos ancêtres amphibiens ; c’est le cerveau reptilien, le lieu où se prennent des décisions-réflexes liées à la survie individuelle : combat, défense du territoire, coït, prédation… Un deuxième cerveau s’est greffé progressivement sur le premier quand l’animal est devenu mammifère, déjà socialisé – sans doute parce la perpétuation de l’espèce nécessitait la protection et l’élevage des petits, dépendants de leur mère (avant tout) et de leur groupe durant de nombreuses années –, altruiste : la survie de l’espèce vaut le sacrifice de sa vie d’une part et, de plus, la présence autour des petits d’une mère et d’un grand mâle, qu’il soit le père biologique ou non, demande des liens renforcés ; ce cerveau est celui des affects, de l’affectivité. Enfin, au bout du processus d’hominisation, parallèlement à la partition du cerveau en deux hémisphères et à l’augmentation radicale de sa superficie par les « rides », « pliures », « scissures », s’est greffé le cortex frontal, siège du calcul, de l’anticipation, de la stratégie… parfois de la raison…

Ces trois cerveaux coopèrent, d’autant qu’ils sont en lien avec les nœuds neuronaux présents à des degrés divers dans tout le corps et les organes mais celui qui renferme la quasi-totalité des conditionnements est celui des affects, le cerveau mammifère, quand il n’est pas désactivé. Sans lui, pas de groupe humain, pas de tribu, pas de famille, pas de communauté, pas de société. Or notre société moderne, qui se qualifie de progressiste mais qui est technique et consumériste, sous l’action de puissantes forces de domination oligarchiques, aboutit à la neutralisation du cerveau mammifère. Du coup le cortex cérébral et ses capacités sont mises au service du cerveau reptilien, des instincts primaires, libérant les pulsions primitives, égoïstes et violentes, sexuelles et de prédation.

Certes le processus de civilisation présente des inconvénients, en contraignant les instincts primaires, comme l’a montré Freud dans *Malaise dans la civilisation*, sous la forme de maladies causées par les frustrations et les inhibitions : névroses et psychoses, avec des répercussions sur la santé. Pourtant, il n’y a pas de société viable sans normes sociales fortes, sans pression du groupe sur chacun de ses membres.

Cela, toute personne sensée peut le reconnaître et l’accepter. Non pas ces principes abstraits, flous, ambigus et contradictoires que sont les mots portés au fronton de nos édifices publics : liberté, égalité, fraternité, auxquels les tenants d’une dictature morale font dire la « bien-pensance », mais – retour aux vertus cardinales – : respect (de soi, de l’autre, de l’environnement), bonté, compassion, lucidité, courage, qui ont leur traduction dans des qualités simples : politesse, attention, écoute bienveillante, courtoisie, générosité, tolérance.

C’est donc une autre forme et une autre source de conditionnements qui est à l’origine des maux et des souffrances de notre temps, celles qui déshumanisent proprement (salement !) le sujet :

* L’absence de reconnaissance, non pas sous la forme de récompense (avatar utilitaire) mais par le regard, le visage, le geste, le sourire, la poignée de main, la parole authentique ;
* La dictature du temps. Élément essentiel. Jacques Attali a écrit un livre très intéressant sur *L’histoire du temps »* où il montre l’utilisation du temps comme moyen d’exercer le pouvoir, pouvoir sur la matière d’abord – il n’y a pas de science possible sans maîtrise du temps –, pouvoir sur les autres ensuite. Pensons à ces deux périodes spécifiques que sont le temps de l’Église et le temps des Maîtres de forges. Pendant plus d’un millénaire, les cloches des églises ont découpé les journées, les mois et les années à grand renfort de cloches – matines, angélus, vêpres… – et de fêtes chrétiennes. Le temps des Maîtres de forge s’est imprimé dans la sirène de l’usine qui marque le temps de l’embauche, de la pause, du repas, de la reprise et de la débauche… D’autres institutions ont marqué nos esprits de leur temps : le temps militaire est une autre expression du pouvoir hiérarchique sur la troupe : branle-bas, rigodon, appel, couleurs, couvre-feu… Et le pire, pour les futurs adultes, est le temps scolaire qui accorde un pouvoir absolu aux enseignants via la cloche (ou la sirène) qui découpe la journée scolaire en périodes de cinquante-cinq minutes (en France, de quarante-cinq minutes en Allemagne) ; cloche, on entre et on est sage, cloche, on se dépêche d’aller pisser et de décharger le trop plein d’énergie dans la cour, cloche, on revient en classe…

Abordons le concept de temps universel (TU) sans lequel, je l’ai dit, il n’y pas de science possible mais qui a largement débordé sur la technique en plages de plus en plus courtes : heure, puis minute, puis seconde, milliseconde, nanoseconde. Pris dans ces contraintes ahurissantes, l’homme est coupé de lui-même, de ses rythmes biologiques, du temps de la maturation, de la récupération, de la re-création… de la prière, et coupé de son environnement, des cycles lunaires, des saisons, des changements de climat, des imprévus… des opportunités, de rencontres, des naissances, de la croissance, de la maturité, de la décrépitude, de la mort, de la pourriture, des nouvelles naissances… À quoi sait-on que la finance dirige aujourd’hui le monde ? À ce que les machines qui font tourner les bourses dans le monde entier décident à la nanoseconde près à l’aide d’algorithmes (j’aime réfléchir sur ces algo-rythmes-là !), faisant de chaque banquier, de chaque boursicoteur un rouage d’une immense machinerie qui s’autoalimente : le système financier mondial − entre les mains d’un petit nombre de puissants qui défendent leurs seuls intérêts − comme un bolide que les banques d’États alimentent avec de l’argent qui n’existe pas ! mais qu’on fera rembourser au peuple quand arrivera le krach !

La loi sur les 35 heures participe au conditionnement : elle concentre l’activité professionnelle sur une durée moindre en la densifiant, en augmentant la fatigue et le stress et en supprimant ce qui la rendait humaine − les pauses, la rencontre devant la machine à café et celles dans les couloirs − et elle libère du temps pour les transports en commun dans des mégapoles de béton, de verre et d’acier ainsi que pour l’abrutissement des écrans, qu’ils soient ceux de la télévision ou des smartphones et pour celui des courses dans les grandes surfaces, nos cathédrales modernes.

* La perte d’identité et de mémoire car, « progrès oblige », il faut perdre sa mémoire (conditionnée) pour accéder à la plénitude de son être… réduit à sa plus simple expression, son Ego tout-puissant. La machine économique nous veut interchangeables, sans racines, sans famille, sans mémoire pour nous fourguer ses produits à consommer d’urgence, avant que nous ayons le temps de réfléchir à leur utilité réelle, pour nous transformer en rouages de sa mécanique infernale. L’air du temps est à la libération des pulsions et à leur satisfaction immédiate, conditionnement ultime quand le résultat du processus civilisationnel est de nous faire retourner à la bête !

Convenons donc d’appeler civilisation et éducation les conditionnements qui participent à l’humanisation de la personne et de la société et conditionnement économique ce qui participe à sa réification, à son assujettissement, à son abêtissement (sa transformation en bête).